

Chapitre 16

Les événements de Baltimore.

Il se passe ce à quoi il fallait s'attendre. La prise de Fort Sumter provoque divers types de réactions dans la société sud-carolinienne. D'aucuns jouent les va-t-en guerre et crient bien fort leur joie malsaine d'avoir vu humilier Washington. En bons fanfarons, on les voit arborer des mines de matamores soutenus par l'exhibition d'armes dont on se demande si leurs porteurs savent s'en servir. D'autres sont plus réservés, inquiets de ce que sera la réaction de la capitale fédérale. Plus éduqués, ils ont eu l'occasion de monter dans le Nord pour affaires. Ils professent en général une réserve certaine quant au mode de vie besogneux des New-yorkais et à la suffisance des Washingtoniens mais ils sont conscients de la supériorité industrielle de ces gens qui seront le soutien de la politique hégémonique des États-unis et de leur nouveau président qui a la réputation de rire quand il se prend les doigts dans le tiroir de son bureau.

Dans la famille Toppenot, on perçoit les mêmes clivages. Planteur de coton et ayant pris des parts dans la plantation de thé de Charleston et les plantations d'oranges qui se développent en Floride, Aldebert Toppenot est soucieux du devenir de ses fils. D'André, surtout qui risquerait bien de se lancer dans cette guerre par goût de la chose militaire. Pierre sera plus utile comme pharmacien que comme porteur de fusil, c'est toujours cela de rassurant. Toppenot père m'a tout de même avoué en confidence :

- Le thé, le coton, les oranges, tout cela c'est très beau et très bon mais on n'en fabrique ni des fusils ni des canons. Or pour défendre nos chers États du Sud, il nous faudra aligner des armes face à celles des yankees. Heureusement que j'ai investi dans les chemins de fer. Tant que la guerre durera les trains tourneront. Et ensuite il faudra tout reconstruire. Il y aura du travail pour ceux qui reconstruiront, mais les perdants seront ruinés. Je ne sais pas comment finira cette guerre qui approche de plus en plus vite, mais ce qui est sûr c'est que les conséquences en seront encore pires que pour les guerres que vous connaissez à intervalles réguliers en Europe. Parce que ce sera une guerre civile dans un pays qui a pris l'habitude tout faire vite et avec les moyens croissants d'une industrie en pleine évolution. Pour le moment nous sommes moins avancés que des pays européens comme la France, l'Angleterre ou la Prusse, mais nous n'avons pas les freins culturels que représentent les traditions et cultures nationales. Chez nous, il n'y a pas de tradition nationale, il n'y a que des procédures commerciales, administratives, industrielles. On ne trouve des traditions familiales, qui sont les survivances de celles avec lesquelles nous avons immigré, que dans les familles qui ont su faire perdurer une culture ancestrale venue des nos pays d'origine.

Si le Sud perd cette guerre, nous verrons déferler sur nous des hordes de boutiquiers, de spéculateurs et d'aventuriers de tout poil qui viendront piller ce qui reste du vieux Sud profond. Nous aurons à faire à des vampires ou des corbeaux qui sortiront de leurs repaires pour manger les marrons cuits que les vrais soldats auront tirés du feu. Je pressens le pire. »

Nous ne savons plus quelle attitude adopter Tertullien et moi. Nous allons régulièrement au chantier du chemin de fer qui a changé de physionomie. Les terrassiers nègres et chinois ont terminé le nivelage des chemins du triage de la gare militaire. Les poseurs vont pouvoir attaquer dès que le ballastage de la zone d'entrée du dépôt aura suffisamment avancé. Il faut poser aussi vite que possible les premières portées de rails en direction des quatre principales voies de manœuvre du triage. Ensuite, les convois de

marchandises poussés par les machines attelées en réversible¹ pourront apporter le reste du ballast, les traverses et enfin les rails qui permettront de réaliser l'ensemble du dépôt de triage. Ce qui est rassurant, c'est que depuis une dizaine d'années les compagnies ferroviaires des États du Sud, et en particulier des deux Caroline, avec l'aide de la Virginie, ont établi des réseaux fonctionnels et acquis un vrai savoir faire en matière de construction de voies ferrées. L'inconvénient est qu'il est difficile de recruter des ouvriers chinois : Ceux-ci préfèrent rester sur la côte ouest, plus proche de chez eux. Pour venir jusque dans l'est, il faut traverser tout un continent par des pistes hasardeuses ou alors arriver par mer jusqu'au Mexique, traverser la péninsule et reprendre le bateau jusqu'à la nouvelle Orléans ou à Tampa. Et de là reprendre un train pour la Georgie pour finir à Columbia en Caroline du Sud ou à Raleigh en Caroline du Nord.

C'est pourquoi on trouve beaucoup de noirs sur les chantiers. C'est curieux comme on s'accoutume vite. Les premiers jours je pensais qu'il s'agissait d'esclaves comme notre ami Sié qui est esclave et nous accompagne sur les chantiers. Eh bien non. La plupart des nègres qui sont à l'œuvre sur les voies sont des affranchis.



Tertullien derrière son théodolite au milieu des poseurs... Avril 1861.

Je comprends alors que beaucoup d'entre eux sachent lire. Rappelons qu'il est toujours interdit dans ce pays d'enseigner la lecture et encore plus l'écriture aux esclaves. Sous la pression de sa femme et de sa fille Hélène, Toppenot a cédé et admis que certains esclaves soient instruits. La Bonne Lucie, elle, prétend ne pas savoir lire. Alors qu'elle n'est pas esclave. Mais à voir comment elle suit sans faille son missel lors de la messe dominicale, je suis certain que quelqu'un lui a appris à lire. Sié ne se cache pas pour noter sur les documents topographiques, carnets de terrain et fiches de stations, les indications que lui dicte Tertullien. Il sait parfaitement écrire et lire.

Nous rentrons le soir fatigués mais heureux d'avoir été utiles. Pourtant une certaine morosité voir une certaine tristesse nous envahit. C'est Sié qui l'exprime avec son franc-parler envers nous qui nous fait toujours plaisir : « C'est beau ce que nous faisons pour le train. Et je suis bien fier de travailler à cela. C'est comme une belle récolte de coton ou de café, comme un joli séchage de thé. Mais pourquoi faut-il que les yankees viennent tout casser un jour ? »

Je ne peux répondre tant j'ai la gorge serrée. Mon ami esclave nègre, comment te dire la tristesse d'un monde dévoré par l'ambition de la politique et de l'argent ?

¹ En réversible : la machine pousse le convoi au lieu de le tirer. À cette époque cela ne se faisait que lentement et sur des courtes distances.

Ce soir-là, le dîner a été triste. Aldebert et son épouse Élisabeth ont bien tenté de faire bonne figure mais le cœur n'y était pas. André, l'air absent, a déclaré d'une voix monocorde qu'il ne prendrait pas part à cette guerre. « Je vais partir vivre avec la tribu d'Ann Miller. Au moins pour la durée de la guerre. » Il se tait et un silence lourd succède au son de sa voix enrouée. Après un temps où il est absorbé dans ses pensées, il ajoute sans s'éclaircir la gorge : « Je pense que je vais épouser sa sœur. Enfin sa demi-sœur, la fille de son père.

- Tu ne peux pas faire cela, réplique Aldebert sur un ton sans réplique. « Ta place est ici à la plantation. Et la sœur d'Ann Miller n'est pas catholique, que je sache »

André esquive l'objection religieuse :

- Si je reste à la plantation, je vais être conscrit pour me battre contre d'autres Américains qui auraient été mes camarades de promotion si j'avais pu suivre le cours de l'Académie militaire de West Point. Je ne veux pas faire la guerre contre d'autres Américains alors que les Français nous menacent au Mexique. Je vous demande pardon, Pierre-Hubert. Je n'ai rien de particulier contre les Français comme vous. Mais votre Empereur a fait donner la Légion Étrangère au Mexique. Ce sont des mercenaires sans feu ni lieu. Au lieu de nous entretuer entre Américains, nous ferions mieux de nous préparer à en découdre avec ces monstres.

- Je comprends votre souci, André » réponds-je dans le silence horrifié des parents Toppenot. « Toutefois, en ce qui concerne la Légion Étrangère, je ne suis pas du tout de votre avis. Bien que recrutée presque exclusivement parmi des étrangers il s'agit d'une phalange magnifique de soldats redoutables au combat mais qui en temps de paix sont des constructeurs et des bâtisseurs. En Algérie, la Légion construit des routes des ponts, des voies ferrées. Elle bâtit des écoles, des hôpitaux et des installations portuaires. Et si les légionnaires sont étrangers au départ, lorsqu'ils ont fini leur temps de service aux ordres d'officiers Français, et s'ils se sont montrés bons sous-officiers, soldats ou caporaux, ils peuvent s'ils le veulent devenir français. Ils deviennent alors des Français non par le sang reçu mais par le sang versé. Et ici en Amérique du Nord, les immigrants ne sont-ils pas de ces étrangers qui deviennent Américains par leur travail et leur engagement envers leur nouvelle patrie ? »

Je me suis exprimé avec calme. Les parents Toppenot se détendent. À la fin du dîner nous ne restons pas au salon comme nous l'avons fait jusqu'à présent. Élisabeth Toppenot se déclare lasse et prend congé. Aldebert passe dans son bureau pour prendre un cigare dans sa cave en hickory et ressort. Il a pris son fils par le bras et l'entraîne vers la terrasse qui donne sur le jardin d'honneur. D'un signe de tête, il nous invite à les suivre Tertullien et moi. Nous voici sur le dallage de marbre gris dans le frais de la brise du soir. Nous sommes loin de la mer mais l'air transporte encore un parfum iodé qui se mêle à la fragrance des premières fleurs du printemps. Nous sommes après la mi-avril et je pense aux gens d'Anderson qui sont sûrement sur le point d'accoster quelque part au Nord après plusieurs jours en mer à ruminer leur défaite.

- C'est sérieux, ce mariage avec la sœur d'Ann Miller ?

- Très sérieux, Père. Je ne savais comment vous en parler. Elle n'a pas de dot, vous ne connaissez pas ses parents, le clan appartient à un monde tout proche de nous mais invisible à nos yeux. Et je l'ai découvert, ce monde. Père, tous les jours que je passe « là-bas » je revis l'évangile des béatitudes.

- Mon fils, notre monde est peut-être en train de s'écrouler. Ta mère et moi serions bien malhonnêtes et mauvais parents si nous t'empêchions de prendre tes distances avec le malheur qui va s'abattre sur le Vieux Sud. Nous te donnerons notre bénédiction et notre accord. Mais nous souhaiterions rendre visite à ce clan.

- Alors, père, il va falloir faire vite parce qu'ils sont prêts de partir pour leur camp d'été.

- Et comment allez-vous vous marier ? À l'indienne ?

- Sans doute. Mais il n'y a pas d'antagonisme entre le Créateur que vénèrent les Séminoles et le Dieu Père du Christ et des autres hommes. Et surtout, leur façon de vivre est un hommage permanent à la Terre, la Nature et leur Créateur. Ce que nous avons du mal à comprendre tant qu'on n'a pas vécu avec eux.

- Cela ne les empêche pas de se faire la guerre entre tribus... »

Aldebert Toppenot s'interrompt net comme s'il se rend soudain compte de l'incongruité de l'évocation de guerres indiennes à coups d'arcs et de flèches au moment où l'Amérique du Nord est sur le point de se déchirer avec les performances de la technique moderne.

Nos occupations sur le chantier ne nous empêchent pas de suivre dans les journaux les événements qui sont loin d'évoluer vers l'apaisement.

Après la chute de Fort Sumter, le Président Lincoln ne tarde pas à réagir. Il appelle soixante-quinze mille volontaires sous les drapeaux. À ce que narrent les journaux de Boston, de New York ou de Washington, les États du Nord répondent avec enthousiasme. Il faut en priorité fournir des troupes à la ville de Washington qui n'en a pas. Les trains de soldats se mettent à converger vers la capitale fédérale. Et c'est là que la multiplicité des compagnies ferroviaires se met à poser des problèmes logistiques. De nombreuses lignes appartenant à des compagnies différentes desservent des villes qui seraient en France des nœuds ferroviaires mais se terminent en cul-de-sac dans un dépôt sans connexion avec les lignes des autres compagnies. Il y a donc rupture de charge illogique lorsque la jonction des lignes permettrait une continuité du nord au sud du pays en attendant qu'elle soit réalisée entre la côte Est et la côte Ouest. Il faut de ce fait décharger les marchandises dans une gare et les convoier à travers la ville traversée pour les recharger en un autre point d'embarquement.

Comme les voyageurs sont soumis au même traitement, troupes et passagers civils doivent régulièrement passer la nuit sur place avant de pouvoir rembarquer le lendemain sur un autre convoi pour poursuivre leur route. Nous connaissions un peu le même problème avec Paris, mais la mise en service des deux chemins de fer de ceinture a simplifié la vie des passagers.

Je ne sais si l'Union va parvenir à surmonter ce handicap au moyen de mesures législatives autoritaires et de dispositions techniques appropriées, mais pour le moment le gouvernement confédéré va devoir batailler ferme avec les oppositions politiques et affairistes locales pour tenter d'en venir à bout. Et je crains que le succès ne soit très relatif et mitigé en fin de compte surtout si les choses tournent mal au plan militaire.

Toujours est-il que ce sont les unionistes qui font la première amère expérience de ce dysfonctionnement de leur système ferroviaire. La traversée à pied ou en omnibus d'une ville par les troupes ou les marchandises destinées à Washington ne pose pas de difficulté si toute la population est favorable au gouvernement central. Dans les États sécessionnistes la question ne se posera pas puisqu'aucune troupe destinée à Washington ne prendra le risque de tenter de les traverser. C'est dans les États où la position officielle est encore mitigée que peuvent se produire des émeutes opposant les partisans des yankees et ceux des dixies. Et que les anti-Washington pourraient s'en prendre aux miliciens qui répondent à l'appel de Lincoln. C'est la situation qui préside dans le Maryland. Si Annapolis en est la capitale, Baltimore est le nœud ferroviaire par où passent tous les trains de troupes en marche vers la capitale fédérale. Or la position des gens est très contrastée. L'État a interdit l'importation d'esclaves il y a plus de cent ans, mais ceux qui étaient présents dans l'État sont restés et ils sont encore plus de huit cent mille. Les Marylandais sont attachés à la bannière étoilée mais ils ont beaucoup d'affinités avec les Virginiens et leur mode de vie. Ensuite, ils sont très jaloux de leur autonomie vis-à-vis du gouvernement central. Ils ont donc pris à bras le corps les arguments constitutionnels sur lesquels débattent leurs politiciens pour décider d'envoyer ou non des miliciens en réponse à la demande de Lincoln. Et tout le monde n'est pas unanime sur

les conclusions à adopter. Ainsi, un journal a rapporté qu'une mère de Baltimore a écrit à son fils ecclésiastique à Boston : « Mon cher fils, tes remarques du Shabbat² dernier ont été télégraphiées à Baltimore et publiées en édition spéciale. Dieu t'a-t-il missionné pour prêcher l'usage de l'épée ou pour prêcher les enseignements du Christ ? » Il lui répondit : « Ma chère mère, Dieu m'a envoyé non seulement pour prêcher l'usage de l'épée mais encore pour me servir de l'épée si ce gouvernement risque de s'effondrer devant votre fils fidèle à la bannière étoilée. »

L'appel de Lincoln conduit rapidement à la mise sur pied d'une armée constituée par les milices qu'envoient les États unionistes. Et c'est sans doute ce qui finit par provoquer la crispation de la situation. Un peu comme un minuscule flocon de neige provoque la prise instantanée d'une mare mise en surfusion par une chute brutale de la température en hiver. Avec le même bruit d'explosion.

Les États tentés par la sécession mais encore hésitants franchissent le pas, se rendant aux arguments du Président Jefferson Davis, sans doute irrités par la déclaration qui se voulait solennelle de Lincoln et que les journaux ont publiée :

« Aujourd'hui, moi, Abraham Lincoln, Président des États-Unis, en vertu des pouvoirs que me confèrent la Constitution et la Loi, j'estime qu'il est opportun de faire appel, et je fais appel, aux milices de plusieurs États de l'Union. »

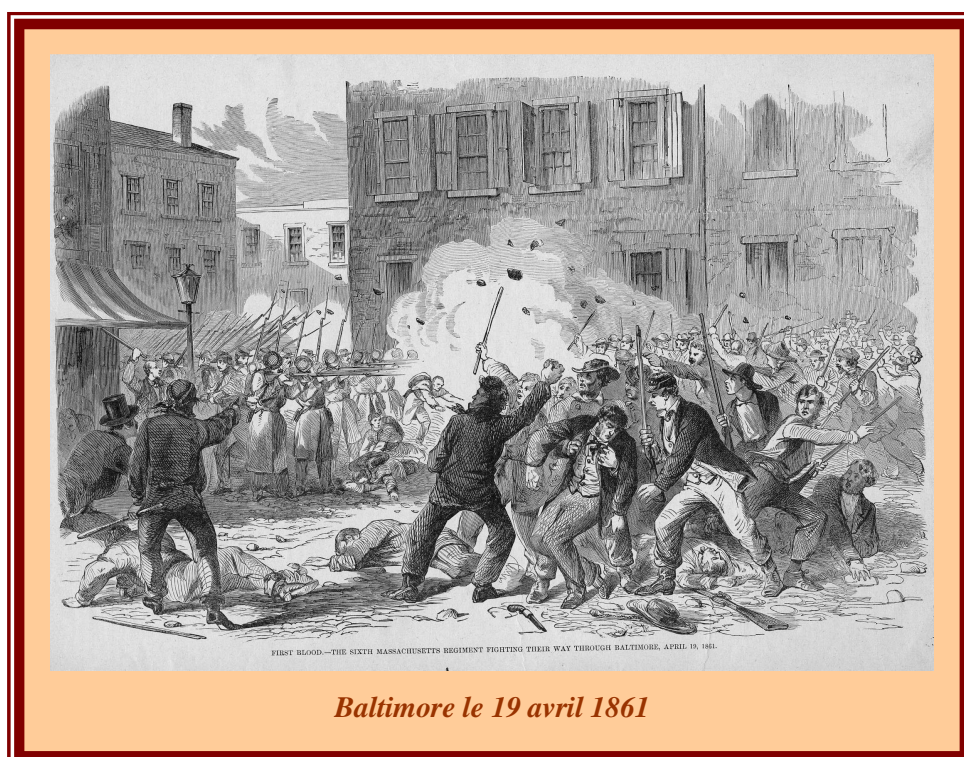
Cette déclaration est le coup de grâce porté à l'espoir de garder la Virginie et d'autres États hésitants dans l'Union. Les États limitrophes et ceux du haut Sud répondent comme le Kentucky : « Le Kentucky ne fournira pas de troupes dans le but répréhensible de soumettre ses frères les États du Sud. »

La Virginie est le premier État, après la Caroline du Sud, à faire Sécession et avec lui le Général Robert E. Lee. Lee était réticent à faire sécession. Il a déclaré il y a deux mois : « Je crains que les libertés de notre pays ne soient le tombeau de notre grande nation. Si la Virginie reste avec la vieille Union, je resterai aussi. Mais si elle fait sécession – bien que je ne considère pas que la sécession soit un droit constitutionnel, ni qu'il y ait matière à faire la révolution – alors je mettrai mon sabre et au besoin ma vie au service de l'État de ma naissance. » Et comme il est une grande figure militaire avec une autorité morale indiscutée dans ce domaine, on peut s'attendre non seulement que sa position serve de guide à beaucoup de gens encore dans le doute, et vraisemblablement à ce qu'il soit sinon le chef des armées confédérées, au moins l'un des principaux d'entre eux.

Baltimore est une ville très réactive et cet appel à l'armement de Washington lance le peuple dans l'insurrection alors que les édiles et les élus restent pour l'instant beaucoup plus modérés. Les premiers soldats à entrer en ville ont été un groupe de miliciens de Pennsylvanie qui ont traversé il y a quelques jours Baltimore sous les huées et les railleries, sans plus. Mais hier 18 avril, lorsque le 6^{ème} Régiment du Massachusetts arrive à Baltimore les choses se passent plus mal. Alors que les troupes nordistes se mettent en marche à travers la ville, elles sont attaquées par la populace et dans la bataille qui s'ensuit il y a des morts tant parmi les soldats que parmi les Baltimoreiens. Les soldats unionistes s'esquivent tant bien que mal grâce à l'action à la fois énergique, modératrice et résolue des autorités locales et on peut penser que pendant un certain temps Washington ne pourra plus recevoir de renforts. En effet, la rupture de charge entre les lignes de compagnies ferroviaires impose cette dangereuse traversée de la ville. Et les journaux tirent plusieurs éditions spéciales par jour rien que sur les émeutes. Le télégraphe électrique « fait chauffer les fils » comme m'a dit l'un des télégraphistes. Voici ce que j'en ai tiré au fil des jours.

² Shabbat est l'appellation du Samedi, jour de prière, pour les juifs. Nombres de sectes protestantes aux États-Unis avaient adopté le mot hébreu pour désigner le samedi et le terme était très usité dans les familles de pasteur méthodistes.

Les trains ne traversent donc pas Baltimore. Il faut faire tirer les voitures par des chevaux entre la gare de *President Street* et la gare de la compagnie ferroviaire B&O de *Camden Street*. Le 19 avril, les neuf premières voitures sont passées d'une gare à l'autre sans trop de difficultés. Mais entre temps la foule s'est agglutinée et a barré les rues. Deux cent vingt hommes ont été bloqués dans la Gare de *President Street*. Ils ont commencé à sortir à pied et se sont trouvés face à une foule hostile. Les soldats ont reçu des pierres et les premiers coups de feu n'ont pas tardé à partir. Tout compris, avant que les soldats aient pu s'extraire de la ville, ils ont eu quatre tués et trente-six blessés. Douze citoyens de Baltimore ont péri dans les escarmouches. Le premier sang a été versé. C'est à mon avis encore plus grave que l'affaire de Fort Sumter. Les journaux d'ici ont fait des efforts pour tenter d'illustrer cette première émeute.



Immédiatement après les émeutes, des sécessionnistes de Baltimore détruisent les ponts ferroviaires et les lignes télégraphiques, isolant ainsi Washington. Pendant plusieurs jours, la capitale fédérale reste isolée sans arrivée de troupes supplémentaires. La panique règne en ville. On a dit que Lincoln regardait par les fenêtres de la Maison Blanche se demandant quand les renforts arriveraient enfin. En lisant l'article dont on peut se demander d'où le rédacteur tenait ses informations, je n'ai pu m'empêcher de rire en imaginant la scène « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? » Sauf que dans l'esprit de la foule des Charlestonniens, le méchant Barbe Bleue c'était... « Abe » Lincoln.

Finalement, le 25 avril, le 8^{ème} Régiment du Massachusetts et le 7^{ème} Régiment de New York débarquent à Annapolis, toujours dans le Maryland. Le Régiment de New York parvient à réparer un embranchement de la voie ferrée de la B&O qui a été sabotée lors des émeutes et les troupes arrivent bientôt dans la capitale dont les habitants se sont sûrement sentis soulagés pour un temps.

Il n'empêche que cette affaire a été l'accélérateur des décisions de prise de position des États et en quelque sorte le catalyseur comme disent les chimistes et alchimistes qui a entraîné les réactions en dominos de la marche à la guerre.

Tandis que nous terminons l'implantation des voies de garage, de tri et de service du grand dépôt, et surtout celle des appareils de voie essentiels comme les aiguillages et les paliers à réas qui acheminent les commandes par câbles des signaux de circulation, les événements consécutifs à la suite des incidents de Baltimore se succèdent. Il faut bien que je me renseigne pour que mes rapports au Gouverneur de la Guadeloupe soient les plus complets et précis et permettent aux gens dont c'est la tâche en France de disposer des meilleurs éléments pour évaluer la situation. Je dois donc m'intéresser aux réactions des États quant à leurs relations avec la Confédération.

Après la Virginie, l'Arkansas a rejoint la Confédération en pleine évolution, suivi en mai par la Caroline du Nord et le Tennessee. Les États voisins de Washington, le Maryland, le Kentucky, le Missouri et le Delaware restent déterminants. Le Delaware choisit de rester dans l'Union. Les voies d'eau traversant le Kentucky – le Cumberland et le Tennessee – sont des pénétrantes vers le Sud profond. L'État le plus important pour le moment reste le Maryland car, nous l'avons compris, tout renfort à destination de Washington doit le traverser.

Le général de Beauregard vient un matin en inspection sur le chantier qui approche de l'inauguration. Nous sommes en attente Tertullien et moi. Nos appareils sont dans leurs caisses parce qu'en principe notre tâche est terminée. Essayés les uns après les autres, les blocs d'aiguillage fonctionnent à merveille. Si nous sommes présents, c'est à la demande du chef de chantier. L'expérience lui a montré sur un autre site qu'en cas de mauvais nivelage de la voie on peut se trouver avec des aiguilles qui se bloquent et peuvent laisser les roues des trains sans guidage ce qui entraîne le déraillement. La présence d'un géomètre permet de contrôler l'altimétrie du tronçon et son caractère plan. Nous avons vérifié avec la plus grande minutie que l'implantation des rails et des appareils de voies soient bien conformes au plan que nous ont fourni les architectes. J'ai beau ne pas être spécialiste du tracé de voies, les plans m'ont paru sensés avec des courbes dans lesquelles les convois pourront s'inscrire sans dérailer.

Nous sommes donc en train de lézarder au soleil de fin avril quand une sorte de commotion se produit à l'entrée du site au portail qui filtre l'accès des visiteurs depuis la route. Je m'intéresse donc à ce brouhaha et l'aperçois la calèche d'une autorité militaire escortée par une quinzaine de cavaliers armés des carabines que je distingue mal de loin. Comme les armes m'intéressent, j'empoigne une paire de jumelles. Les quatorze soldats sont équipés de carabines Maynard. Le gradé porte accroché à son ceinturon un sabre dans son fourreau qui ressemble à un sabre français de cavalerie légère modèle 1822 et un revolver invisible parce qu'engoncé dans son étui de cuir brun et souple que le baudrier maintient assez haut sur le côté droit de sa poitrine. En balayant de mes jumelles le cortège qui nous arrive, je reconnais le général de Beauregard sanglé dans un uniforme gris clair impeccable et la tête couverte d'un magnifique chapeau neuf aux ors rutilants. Les passants d'épaulettes de sa vareuse sont dorés et ce qui doit être ses étoiles envoient depuis son col des éclairs sous le soleil brillant. Je reconnais l'aide de camp assis sur la banquette à côté du cocher et le colonel chef de cabinet assis à gauche du général. Lorsque la voiture s'arrête, le lieutenant aide-de-camp saute à terre, fait le tour de la voiture par l'arrière tandis que le cocher « serre la mécanique ». L'aide de camp ouvre la portière de la calèche en déployant l'escalier pliant et le général descend, se redressant de toute sa taille.

Il arbore un visage ouvert et détendu. Ses bottes luisent dans la lumière et je me dis que son ordonnance a dû épuiser sa salive³ pour faire briller ainsi les hautes bottes de son maître.

Je range mes jumelles dans leur étui et observe de loin l'officier général qui s'entretient manifestement amicalement avec les officiers du Génie militaire et les représentants du Génie civil. Après quelques minutes le Général de Beauregard commence une visite à pied du chantier en compagnie deux officiers et de deux ingénieurs civils. Les équipes de terrassiers s'occupent à ranger le chantier, nettoyer les décharges des déchets qu'ils y ont amoncelés et les chargent dans un train de wagons à ridelles basses tiré par un locotracteur à vapeur à quatre roues. Le général et ses accompagnateurs s'arrêtent près d'un groupe d'ouvriers noirs commandés par un contremaître mulâtre au chapeau haut-de-forme qui me fait penser à celui d'un ramoneur de chez nous. De loin je vois le général s'entretenir longuement avec les « *colored people*. » Il repart près avoir salué le contremaître d'un geste amical de la main. Son tour du chantier le conduit enfin près de nous. Je dis « enfin » parce qu'il avait sans aucun doute le dessein de me rencontrer mais a pris tout son temps sans doute pour ne pas montrer sa hâte. Effectivement, lorsqu'il arrive près de moi, il arbore un large sourire et me tend la main. Un reste de culture française, sans doute parce qu'il pratique la poignée de main comme chez nous et non le « *shake hand* » malhabile des États-Unis. J'ai pu constater que les gens d'ici sont peu familiers du serrement de main. Sauf pour sceller un accord entre maquignons.

Sans souci de la présence de ses accompagnateurs, il m'entreprend sur un ton sympathique :

- Monsieur le Baron, je tiens à vous remercier de votre participation à la préparation de l'affaire de Fort Sumter. Et maintenant, je vous retrouve sur le chantier de ce dépôt qui était indispensable à la manœuvre de nos trains. Monsieur le Baron, vous êtes décidément un homme complet...

- Mon Général, je suis sensible à vos compliments mais il faut reconnaître qu'outre les honoraires que nous avons reçus mon associé et moi, nous avons eu la satisfaction de constater que nos collègues Sud-caroliniens ont mis un point d'honneur à apprendre et assimiler nos techniques et je suis certain qu'ils en feront bon usage pour la défense des intérêts de la Caroline du Sud si cela s'avère nécessaire. Ce qui me fait grand plaisir.

- Vous sentiriez-vous de chez nous ?

- De cœur, sans aucun doute. Mais je reste un fonctionnaire français en position hors cadre.

- Justement, je voudrais m'entretenir en particulier avec vous et votre associé à propos d'un nouveau service que vous pourriez nous rendre sans prendre parti pour un camp ou l'autre, donc sans contrevenir à la neutralité dont doivent faire preuve les étrangers. »

Je ne dis rien. Je fais la « *poker face* » pour dissimuler ma curiosité. Et j'attends que « ça vienne ». Le général nous entraîne à part, clouant sur place ses accompagnateurs d'un regard impératif.

- Je souhaiterais vivement vous rencontrer dans mon bureau au P.C. pour vous demander de bien vouloir prendre à votre compte une mission de bons offices. Vous avez bien évidemment entendu parler des émeutes de Baltimore. Le président Jefferson Davis aurait besoin d'une ambassade neutre et vous pourriez sans aucun doute, si vous le souhaitiez, vous

³ La méthode continue de nos jours dans l'armée britannique. Les officiers fortunés s'offrent les services d'un « *butler* » chargé entre autre de cirer les chaussures de son employeur. La tradition veut que pour finir de faire briller les chaussures le *butler* crache dans le chiffon et fait luire le cirage avec un mouvement tournant du tissu humide de salive. Il répète l'opération dès que le chiffon n'est plus assez humide. Imaginons la quantité de salive que demande une paire de bottes de cavalerie. Les *butlers* tirent fierté de ce que leur officier a les chaussures les plus brillantes.

en charger. Mais nous ne sommes pas en un lieu propice à débattre de ce sujet. Si vous acceptez le principe de cette mission, alors je prendrai sur moi d'organiser une audience au plus haut niveau du Gouvernement confédéré pour que vous soyez missionné directement. Si vous estimez que vous ne pouvez en aucun cas prendre part à ce genre de mission, alors nous ne lancerons rien et nous devrons revoir votre statut dans le pays.

- Votre dernière phrase serait-elle une sorte de menaces, mon général ?

- Pas exactement. Simplement un constat. Vous avez participé à des travaux ici. Les espions de Lincoln pourraient bien découvrir que vous avez instruit nos officiers et pris part à l'aménagement d'un dépôt ferroviaire stratégique. Les yankees pourraient bien alors vous considérer comme des mercenaires de chez nous. Et en cas de capture vous réserver le sort des francs-tireurs, à savoir le peloton d'exécution sans procès. Autant dire que si vous changiez un peu de statut pour prendre celui de négociateurs de bons offices, vous deviendriez une sorte de pont entre Washington et le gouvernement de la Confédération des États d'Amérique. Vous seriez donc bien placé pour connaître le dessous des cartes et informer votre gouvernement sur la réalité de la situation.

- Quel intérêt présenterait pour vous que j'informe mon gouvernement ?

- Ne nous prenez pas pour des naïfs. Nous savons bien que vous n'êtes pas ici pour les beaux yeux de la Caroline du Sud ni ceux plus séduisants de la belle Hélène Toppenot. Si c'était le cas, votre gouvernement ne vous verserait pas le traitement qui est le vôtre en ce moment. Nous ne souhaitons pas pour autant vous compromettre à nos côtés. Nous ne savons pas comment tourneront les choses. Il est crucial pour nous de conserver une ouverture maritime vers l'Europe. Notre chargé d'affaire à Paris négocie en ce moment la commande auprès des arsenaux français d'un cuirassé à vapeur destiné à briser toute tentative de blocus de la part des yankees. Il s'agit pour vos arsenaux d'une occasion inespérée de montrer leur savoir-faire en matière de construction navale. Il s'agit aussi pour l'amiral votre ministre de la marine et des colonies de disposer d'arguments pour enfin abandonner la voile pour les gros bateaux de guerre. Ce à quoi bon nombre d'amiraux de chez vous répugnent encore au nom de la tradition.

Pour le moment, votre Empereur, bien que secrètement opposé à Lincoln, ne veut pas encore prendre de position claire dans le conflit qui est en train de se nouer. Le président Davis m'a donc demandé de vous inviter à le rencontrer à Montgomery. Le gouvernement est très occupé non seulement à des questions de normales de gouvernement mais aussi, il prépare son déménagement parce qu'il va s'installer à Richmond en Virginie. C'est pourquoi, je crois avoir compris que le Président souhaiterait vous rencontrer assez rapidement. Avec votre associé. Comme vous avez terminé vos contrats ici, j'ai pensé que vous pourriez effectivement le rencontrer.

- Soit, mais pourquoi nous ? Nous ne sommes pas des diplomates !

- La difficulté est que pour le moment nous n'avons d'ambassade dans aucun pays, la Confédération des États d'Amérique n'étant pas reconnue au plan international. Donc nous n'avons à Paris qu'un chargé d'affaires. Nous naviguons dans l'informel en attendant que les pays qui nous observent mesurent que nous sommes vraiment devenus un nouveau pays confédéré d'Amérique du Nord. Il n'y a qu'avec le Vatican que les choses semblent progresser puisque je sais par le Président Davis qu'il échange une correspondance officielle avec le pape Pie IX. Nous pourrions peut-être avoir une nonciature dès que la capitale sera définitivement installée à Richmond.

Or le Président a entendu parler de vos activités au profit de l'artillerie et des chemins de fer. Et il sait aussi que vous vous lancez dans la photographie de reportage. Il s'agit là d'une activité nouvelle qui jouit d'un préjugé beaucoup plus favorable en Amérique du Nord qu'en Europe. Il pense que vous pourriez vous présenter comme deux hommes d'affaires français dont les projets sont perturbés par les événements actuels mais sans parti

pris contre quiconque. C'est pourquoi il tient à vous rencontrer pour vous demander de rendre un nouveau service à la paix dans la région. Pour le rencontrer, il va vous falloir prendre le train pour Columbia. Le Président se rend à Richmond ce qui fait un long voyage en train depuis Montgomery. Il doit faire étape à Columbia dans trois jours. Il passera la nuit chez le gouverneur et, en principe, si tout fonctionne sans panne, il arrivera en fin de matinée à son hôtel. Il a admis qu'il pourrait mettre à profit cette étape obligatoire pour vous recevoir en audience spéciale. Si vous acceptez de le rencontrer, il faut me le dire tout de suite. Vous vous mettez alors en rapport avec mon chef d'état-major pour régler les détails. »

Je regarde Tertullien qui fait « oui » de la tête.

- Mon général, nous sommes d'accord. Allons de l'avant. »

Après m'avoir remercié d'une nouvelle poignée de main, le Général de Beauregard retourne à grands pas vers sa voiture, suivi des quatre personnages qui sont presque obligés de courir pour rester à sa hauteur. Une fois la calèche repartie, nous venons à la rencontre du directeur des travaux. Celui-ci nous rend notre liberté et nous prenons congé de deux chefs militaires et deux chefs civils qui nous considèrent maintenant d'un air mi-intrigué, mi-méfiant. Au moment où nous rechargeons nos caisses dans le boguet avec l'aide de notre cocher, le lieutenant-colonel du Génie me demande quel est notre statut exact en Caroline du Sud.

- Travailleur étranger sous contrat » est ma simple réponse.

Je ne mens pas mais ne dis rien de trop...

De retour à la plantation, conseil de guerre avec Tertullien. Nous partons pour plusieurs jours. D'un commun accord, nous décidons de ne pas nous charger de nos appareils de topographie. En revanche, nous prendrons la chambre photographique. Comme Hélène, Tertullien a appris à s'en servir. Cela peut s'avérer utile. Au moins aussi utiles seront nos revolvers. Aldebert Toppenot nous propose un esclave pour s'occuper de nous, mais nous déclinons son offre en le remerciant fort. Nous n'avons pas l'intention de nous faire servir et encore moins de nous encombrer d'un brave type auquel il faudrait tout expliquer et qui ne comprendrait pas notre mode de vie frugal, réactif et sans l'encombrement d'un protocole suranné. Sans compter que s'il nous faut faire le coup de feu comme l'autre jour en revenant de Savannah, il nous encombrera. Parce que je n'aurais pas le mauvais goût de le laisser sans assistance ou protection. Un esclave ici est aussi précieux qu'un cheval, mais pour Tertullien et moi, c'est avant tout un être humain que nous considérons comme notre prochain et donc comme un salarié dont nous sommes responsables. Le prochain train pour Columbia part demain vers midi du dépôt de la *South & West Carolina*. Il devrait nous conduire à Columbia pour six heures ou sept heures du soir.

Nous sommes rentrés plus tôt que prévu à la plantation. Depuis plusieurs jours j'ai confié ma chambre photographique à Hélène pour qu'en liaison avec son frère Pierre elle puisse apprendre à s'en servir et à développer les plaques et ensuite tirer les épreuves sur papier. À notre arrivée, nous avons la surprise de trouver Aldebert Toppenot en train de fumer un cigare sur la véranda. Il fait déjà chaud en cours de journée en cette fin d'avril et il sirote un *Mint Julep* frais dont l'alcool fort est de l'alcool de canne à sucre au lieu d'être du bourbon ou du whiskey. On a beau appeler ici ce produit « Ron » – c'est-à-dire « Rhum » – pour moi ce n'est que du tafia. L'alcool reste blanc sans aucun goût de fût parce que les cuves de fermentation du jus de canne sont en métal. Autant dire que lorsque je prends un julep, puisque c'est le type de boisson « *long drink* » le plus fréquent, je préfère le prendre au cognac ou au bourbon.

Toppenot nous accueille avec un large sourire.

- Vos places sont réservées dans le S&W.C. pour Columbia qui part demain à midi de la gare des voyageurs.

- Mais comment savez-vous... ?

- Jeune homme, le télégraphe électrique fonctionne bien. Et un cavalier m'a apporté un télégramme dès que Beauregard a eu confirmé votre acceptation. Il m'a fait tenir ce message pour que je facilite votre voyage. Je suis un actionnaire important de la S&W.C., je vous rappelle. Et les voyageurs sont fort nombreux, qui prennent le train pour aller se mettre à l'abri loin de Charleston. Il est donc parfois difficile de trouver des places dans le train que l'on voudrait prendre.

Je vous ai donc fait préparer un compartiment fermé de première classe qui dispose de son propre compartiment à bagages et d'un coffre fort. En outre, le général de Beauregard a ordonné que le train de demain soit protégé par des militaires qui voyageront en même temps que vous.

À votre arrivée à Columbia, une voiture fermée escortée vous conduira à votre hôtel qui est tout près du palais des hôtes lui-même proche du Palais du Gouverneur où logera le Président Davis. Dès demain soir, l'aide de camp du commandant de la milice de Columbia vous donnera les dernières précisions quant à l'audience avec le Président. Il serait de bon ton que vous portiez vos armes apparentes pour éviter tout problème avec la police ou les juges si vous deviez en faire usage. On ne sait jamais. »

Je suis surpris de la volubilité de Toppenot. Il est beaucoup plus réservé d'habitude. Il reprend :

- Vous verrez, le Président Jefferson Davis est un homme charmant, un père attentionné et un mari modèle. Il me tarde qu'il finisse de s'installer à Richmond. Montgomery est très loin d'ici et il sera plus facile de se rendre à Richmond parce que le réseau des lignes de chemin de fer est plus dense et mieux organisé à l'est de la région. Nous disposons d'un véritable axe nord-sud qui conduit jusqu'à Boston. La difficulté, vous commencez à vous en rendre compte, est que ces réseaux ne sont pas vraiment liés les uns aux autres. Il y en a même avec des écartements de voies qui diffèrent d'un réseau à l'autre. Et une fois que le gouvernement sera là-haut, il sera plus au centre des régions actives de la Confédération. »

Je ne fais aucun commentaire sur cette analyse qui me paraît quelque peu orientée. J'ai bien compris que la proximité du Président Davis est un motif de satisfaction pour Aldebert Toppenot et je ne pense pas que l'affection ou l'amitié pour Davis soit la principale cause de cette satisfaction. Moi qui me sentais un peu « profiteur de guerre » avec les quelques deux mille dollars que nous avons gagnés Tertullien et moi en travaillant avec conscience, je me sens maintenant bien gamin. La confédération me semble encore bien brouillonne dans son organisation. Le travail avec les chemins de fer, rien que de Caroline du Sud, m'a donné une impression curieuse. Nous n'avons travaillé jusqu'à présent que sur un seul chantier, mais en discutant avec nos interlocuteurs, j'ai bien compris que les multiples compagnies et surtout leurs dirigeants sont plus soucieux de se remplir les poches que de coopérer pour fournir à la confédération une « Arme du rail » vraiment efficace. Il faudrait en fait que le train, élément stratégique si l'en est pour une guerre moderne, soit sous la coupe de l'État-major. Mais je doute que cela se fasse, au moins dans l'immédiat. Après tout, cela ne relève pas de ma compétence mais si par hasard le Président me parlait de ce sujet, je lui donnerais mon avis.

Toppenot ayant terminé sa harangue enflammée, il nous libère enfin pour que nous montions nous rafraîchir. Dans l'escalier qui conduit à l'étage Tertullien me demande à mi-voix :

- N'as-tu pas l'impression que le maître de céans a bu plus que de raison ? Je ne l'ai jamais vu si disert. Je suis sûr qu'il n'en est pas à son premier julep.

- Si ce n'est que cela, je suis rassuré. Mais si c'est notre prochaine entrevue avec Davis qui l'émoustille, je vais commencer à me faire du souci. Il va falloir que nous filions d'ici dès le début de la guerre. Je pense que nous sommes de plus en plus grillés comme

agents de renseignement. Nous ne manquons pas d'ennemis. Il y a d'abord ceux des Toppenot et comme la famille ne semble pas unie politiquement, rien que parmi leurs ennemis nous devons en avoir de toutes les factions. Nous aurons intérêt de nous garder de tout le monde. »

Le dîner de ce soir est moins morose que celui d'hier mais la gaîté affichée me semble bien factice. André est absent. Je ne fais aucun commentaire et comme ni Aldebert, ni son épouse Élisabeth ne font allusion à son absence, nous nous gardons bien de poser des questions. Ce soir non plus nous ne veillons pas. Toutefois, avant que nous montions vers nos chambres, Toppenot nous fait signe de passer dans son bureau.

- Le prisonnier que vous avez fait en revenant de Savannah a été interrogé. Ses réponses ont été fort confuses mais il semblerait que cette agression soit le fait de d'hommes de main donnant dans les contrats de tueurs à gages. Lui votre prisonnier...

- Celui de l'agent de Pinkerton, Monsieur, pas le nôtre.

- Si vous voulez. En tout cas il est connu de l'agence Pinkerton de Chicago et de celle de New York. Toujours comme ayant trempé dans des règlements de comptes. On n'avait jusqu'à présent pas pu trouver de preuves contre lui.

- Sont-ils si habiles ?

- Ou bien les procureurs de ces deux villes particulières ont-ils évité de pousser leurs accusations ? Toujours est-il que l'agent de Pinkerton compte bien sur la Cour de Charleston pour le voir enfin mis définitivement hors d'état de nuire à quiconque. Il suffira de votre témoignage et de celui du Pinkerton pour l'envoyer se balancer au bout d'une corde.

- C'est un peu ce qui m'inquiète. Ses complices vont à coup sûr vouloir le venger et venger aussi celui que Tertullien a révolvérisé de manière magistrale.

- Je vous ai expliqué que votre train sera escorté. Et puis, vous êtes armés, que diantre. »

Nous montons enfin dans nos chambres. Je m'assieds au bureau qui jouxte la table de toilette pour faire avancer mon prochain rapport. J'ai encore appris des détails complémentaires sur les conséquences de l'affaire de Baltimore, avec les noms des protagonistes et les positions des uns et des autres.

Le Président Lincoln et son gouvernement sont sérieusement mal à l'aise, le Nord est irrité, les dirigeants de la nouvelle Confédération entretiennent l'espoir d'une assistance précieuse de la part des États limitrophes et il faut admettre qu'ils font obstacle à la poursuite active de ces mesures d'ordre militaire que le gouvernement de Washington a décidé de prendre.

L'attaque contre les troupes du Massachusetts a été, en fait, l'événement le plus notable des ces dernières semaines car, à la différence de troubles analogues qui ont eu lieu ailleurs, y ont participé de nombreux partisans de l'ordre et d'opposants à la sécession. Aussi paradoxal qu'il puisse paraître cette affirmation, les émeutes d'avril 1861 ont été principalement le fait d'unionistes de Baltimore. La position des hommes les mieux intentionnés de la ville était majoritairement de s'opposer à la sécession.

Mais d'autre part ils sont tout aussi déterminés à s'opposer à toute mesure coercitive du gouvernement central envers les États sécessionnistes. Les gens de Baltimore aiment le vieux drapeau de l'Union mais ils aiment aussi le souffle du Sud et lorsqu'on leur a proposé de ramener les « rebelles » dans l'Union à coups de trique, même les plus ultra des anti-sécessionnistes se sont opposés avec colère au passage des troupes nordistes vers le Sud. On peut facilement prouver à la lumière de ce qui se passe réellement en ville en ce moment que l'opinion est massivement opposée à la sécession ainsi que je l'ai déjà dit et écrit. Le 10 janvier 1861, en réponse à une information parue dans les journaux, s'est tenue une réunion de grande ampleur à l'Institut du Maryland pour envisager les mesures propres à la préservation des États-Unis. Cela a été une des réunions qui ont ressemblé le plus de participants des plus enthousiastes qui ce soient tenues en ville. Le moindre espace libre était

occupé. Les officiels et les orateurs faisaient partie des citoyens les plus éminents de Baltimore parmi lesquels Reverdy John fils, Gouverneur de Bradford, et le Juge Pearre. Ensuite s'est tenue une autre réunion de masse de citoyens favorables à la restauration de l'Union constitutionnelle des États. Y ont pris une part active l'Honorable M. McLane, M. S. Teackle Wallis, l'Honorable Joshua Vansant, le Dr. A. C. Robinson et d'autres sympathisants bien connus de la cause Sudiste. Et même le 12 avril, alors que le siège de Fort Sumter avait commencé et seulement une semaine avant les émeutes, deux hommes ont été agressés et bousculés, l'un Rue de Baltimore, l'autre dans South Street parce qu'ils portaient une cocarde sudiste. Le dimanche 14 avril, cinq jours seulement avant les émeutes, un drapeau sécessionniste a été arboré au mât du « Fanny Crenshaw » amarré au quai de Chase mais il a été amené en force par un groupe de citoyens de la ville qui sont montés à bord du bateau. On a à nouveau hissé le drapeau mais le bateau avait entre temps été placé sous la protection de la police.

Tous ces faits tendent à prouver, en l'absence quasi-totale de manifestation prouvant le contraire, que Baltimore n'était pas à ce moment-là une ville sécessionniste et que par conséquent si la politique du gouvernement avait été marquée par la conciliation au lieu de la manière on peut légitimement penser que les émeutes ne se seraient pas produites. Nonobstant le fort sentiment unioniste qui prévalait à Baltimore, il y avait aussi un courant sous-jacent de sympathie pour le Sud. Il fallait s'y attendre. Baltimore a toujours été une ville du Sud en ce qui concerne son opinion publique, ses us et coutumes et ses associations et clubs. La population est en grande partie constituée d'immigrants de Virginie et de Caroline du Nord tandis que la population rurale du Maryland, en particulier dans les comtés méridionaux, a des mœurs sudistes dans son mode de vie, ses sympathies, ses habitudes sociales, ses loisirs et fêtes qui ressemblent à ce qui se fait dans n'importe quel État du Sud. En outre les propriétaires d'esclaves s'irritent à la perspective de les perdre. Pourtant ils étaient très peu nombreux à vouloir s'opposer au gouvernement central. Les rares opposants résolus à Washington faisaient l'objet de mesures d'intimidation et étaient placés sous surveillance rapprochée par les éléments résolument anti-sécessionnistes. Toutefois, la faction sécessionniste restait offensive, parfois turbulente et ne manquait jamais une occasion de tirer parti de tout incident ou erreur susceptible d'enflammer les passions chez les gens plus modérés.

Le président Lincoln lui-même a involontairement servi leurs desseins. Sa traversée cachée de Baltimore a incontestablement été le résultat d'une erreur stratégique. Lorsqu'ils eurent été informés que le Président avait traversé la ville incognito, des citoyens de toutes opinions ont reçu comme un affront ce qu'ils ont considéré comme la manifestation d'une méfiance imméritée envers leur ville. Cet acte a immédiatement poussés les citoyens, même les plus modérés, à conclure que le gouvernement considérait la ville de Baltimore avec méfiance et hostilité et a fait davantage que tout le reste pour créer un vif ressentiment à l'encontre de Lincoln.

Les autorités de la ville avaient pris toutes dispositions pour recevoir dignement le Président et il est certain que Lincoln aurait traversé la ville sans subir de désagrément. C'est une erreur d'analyse que de penser que les émeutes ont été le fait d'éléments extrémistes ou, comme certains l'ont affirmé, qu'elles étaient une manifestation de rébellion. Au contraire, les émeutiers se composaient de trois types distincts de personnages : deux d'entre eux étaient des gens respectables et le troisième type, en tout petit nombre par le fait, était constitué de jeunes gens dont certains étaient des voyous mais dont la plupart restaient tout à fait respectables dans leur comportement. Ces derniers avaient été attirés sur les lieux par les cris et le tumulte. La première catégorie, de loin la plus influente, celle sans les encouragements et l'aide de laquelle le désordre n'aurait pu éclater, était composée de gens calmes, intelligents, unionistes pour la plupart d'entre eux qui étaient sortis de leurs gonds à l'annonce que les

troupes nordistes marchaient sur la ville. Ces gens avaient jusque là contenu les éléments pro-sudistes mais s'étaient toujours opposés à toute mesure de coercition contre les États sécessionnistes. Ils ont été rendus furieux par l'annonce que les troupes nordistes envahissaient effectivement « le sol sacré du Maryland ». La deuxième catégorie se composait de sympathisants sudistes plus marqués avec aussi de quelques extrémistes ouvertement favorables aux mesures coercitives qu'avait décidées Lincoln. Les représentants les plus marquants de cette catégorie étaient l'ancien juge T. Parkin Scott alors membre éminent du barreau et William Byrne, le fameux politicien partisan des jeux de hasard et des paris. Byrne, était le meneur reconnu de cette catégorie qui prônait dès le début la résistance armée au passage des troupes et qui avec ses compagnons avait le plus contribué à soulever les foules par ses harangues enflammées et son comportement bravache. Il était à ce moment-là la voix la plus influente de Baltimore à la tête de cette nombreuse faction composée de jeunes hommes excités, de politiciens comploteurs, d'indécis et d'opportunistes que l'on trouve dans toutes les grandes villes. Véritable tribun doté d'un grand bon sens, avenant et libéral, Byrne entraînait derrière lui une clientèle d'esprits aventureux.

M. Scott représentait l'aile la plus sobre mais pas la moins agressive du courant extrémiste. Un des traits les plus surprenants de l'émeute a été l'attitude des gouverneurs de la ville et de l'État. La municipalité se composait en grande partie d'ardents sudistes mais en même temps de gens qui restaient suffisamment calmes et réalistes pour comprendre qu'une confrontation entre les citoyens de Baltimore et les autorités fédérales pouvait conduire aux conséquences les plus désastreuses.

Le maire de Baltimore est William Brown, Premier président de la cour suprême de cette ville, un homme déterminé et courageux mais au jugement impartial. Le marshal de la Police municipale est George P. Kane, homme fondamentalement honnête, aux desseins droits et d'une grande détermination. Il faut rendre à ces deux hommes le plus grand hommage en raison de leurs efforts inlassables, qui ont en partie abouti, pour éviter un bain de sang plus grave après la première attaque du pont de Pratt Street. S'ils avaient été avertis à temps de l'arrivée des troupes nordistes, il est probable que l'émeute aurait pu être complètement empêchée. On a fréquemment dit dans le Nord que les autorités de la ville étaient de mèche avec la foule. Mais après des recherches approfondies je pense pouvoir dire sans me tromper que le Maire Brown et le chef de la police, en dépit de leurs fortes sympathies sudistes, ont fait tout ce qu'ils pouvaient pour éviter le bain de sang.

Le gouverneur du Maryland, Thomas H. Hicks est unioniste bien qu'élu en grande partie grâce aux voix d'inconditionnels de l'esclavage. Washington le suspecte de manquer de loyauté mais il n'a jusqu'à présent jamais rien fait ni qui puisse étayer cette accusation, ni pour soutenir une résistance quelconque à l'« invasion fédérale. » Après l'événement, toutefois, le Gouverneur Hicks a été le premier à suggérer de résister par les armes, suggestion qu'il a retirée par la suite : il a fini par se décider à rester dans l'Union mais sans pour autant envoyer de troupes en réponse à la demande de Lincoln. Pour lui comme pour beaucoup de gens ici, le Gouvernement fédéral peut constitutionnellement demander des troupes aux États pour constituer une armée fédérale dans le but de défendre la Nation contre un ennemi extérieur ou pour faire face à une catastrophe naturelle et certainement pas pour faire la guerre à des États membres de l'union dont les vues divergent de celles du gouvernement central.

En fait, dans cette nation fédérale composée de différents États soucieux de leurs prérogatives, les mesures coercitives d'Abraham Lincoln « passent mal ».

Ces quelques idées et précisions sont celles que j'inclus dans le rapport que je destine à Paris par le truchement du Gouverneur de la Guadeloupe. Mais avant de finaliser ce document, j'attends de rencontrer le président de la Confédération des États d'Amérique, M. Jefferson Davis. Je profite de ma solitude pour m'étirer bruyamment comme on me l'a toujours interdit depuis ma plus tendre enfance. C'est en reprenant mon calme que j'entends

un grattouillis à ma porte. Tertullien dort, je l'entends ronfloter. La Bonne Lucie a une façon plus brutale de heurter l'huis. Qui donc cela peut-il être ?

Au lieu de dire d'entrer d'une voix qui serait nécessairement forte, je vais ouvrir. C'est Hélène. Elle sait que je tiens à partir avec ma chambre photographique demain et elle vient me la rapporter. C'est ce que je déduis puisqu'elle porte la mallette qui contient la chambre et ses accessoires dans une main et le pied dans l'autre. Oui, mais elle est en vêtements de nuit. Ses mules en fort coton laissent voir des pieds nus. Sa chemise de nuit ne descend qu'aux genoux et laisse les mollets nus. Sa charlotte ne couvre que sa tête et ses cheveux longs flottent librement sur ses épaules. Une robe de chambre en lin léger ne dissimule ni ses épaules ni le décolleté de sa chemise laquelle laisse apparaître l'entrée de la vallée qui court entre les deux jolies collines qui gonflent le fin coton blanc. Comme un agent secret en plein complot, la jeune fille se glisse habilement dans ma chambre en silence. Elle pose la mallette et le trépied de bois sur mon lit et retourne fermer la porte en silence.

- Pierre-Hubert, cela fait plusieurs semaines que nous avons entendu la prédiction de la mère l'Ann. Et j'attends toujours que vous vous déclariez. Alors puisque c'est ainsi, j'ai décidé de forcer votre porte.

- Forcer ma porte, c'est tout de même moi qui ai ouvert.

- Vous feriez mieux d'ouvrir votre bouche au lieu de votre porte. Vous allez encore partir errer par monts et par vaux. Depuis que vous avez joué les professeurs de tuerie pour les artilleurs et le constructeur de voies ferrées pour les cheminots, nous ne nous voyons plus. Voulez-vous toujours de moi ou bien êtes-vous plus intéressé par votre Tertullien et vos calculs et petits dessins ?

- Seriez-vous jalouse de Tertullien ? Je ne suis pas un bougre, vous savez...

- Vous je ne sais plus. Pour ce qui est de Tertullien, c'est sûr, il ne l'est pas. Il a trouvé chaussure à son pied, lui. Vous, vous allez pieds nus.

- Et si vous étiez la chaussure de mon pied, ne craindriez vous pas que je vous traite comme une savate ?

- Oh ! Vous... vous... Vous êtes... » Elle plante ses yeux bleu-vert dans les miens et soudain, elle éclate de rire. « Vous avez toujours le mot pour rire... Emmenez-moi demain à Columbia.

- Je ne sais si ce serait bien convenable...

- Oh arrêtez, avec votre comportement Vieille France. Si je vous suis à Columbia, de toute façon la Bonne Lucie sera du voyage. Et vous serez avec votre cher Tertullien. Emmenez-moi ou bien...

- Ou bien ? » Elle commence à m'amuser, mais surtout, ma jeunesse et ma vigueur aidant, elle commence à sérieusement m'attirer...

- Ou bien je me mets nue dans votre chambre pendant que vous faites votre toilette. Je verrai bien alors, si je vous laisse indifférent. »

Si ce n'est pas une avance caractérisée, je veux bien me faire moine. Moine paillard, bien sûr.

- Bon. Eh bien je ne vous emmènerai pas demain et je vais me mettre à faire ma toilette tout de suite. » Nous allons bien voir ce qu'elle va faire.

L'eau est encore chaude dans la marmite d'Arsonval Dewar. Tranquillement, je fais dans la cuvette de porcelaine blanche le mélange d'eau chaude et d'eau froide. Ensuite je commence à me déshabiller. Je suis torse nu et en caleçon, après avoir ôté et plié tous mes autres vêtements quand j'entends dans mon dos le bruit du tissu glissant sur le sol. Sur la tablette qui surplombe le marbre de la table de toilette repose un miroir sur pied à deux faces, l'une plane et l'autre concave. C'est la face plane qui se trouve face à moi. J'y jette un coup d'œil pour espionner ce qui se passe dans mon dos. Hélène a bien laissé tomber sa robe de chambre. Elle est debout, hésitante derrière moi. Ses bras pendent le long de ses cuisses et

avec les doigts, en silence elle fait remonter le bas de sa chemise de nuit en ramassant le tissu petit à petit dans ses poings fermés. Je la laisse faire et regarde ailleurs. Une fois que je me suis bien savonné la figure, le torse et les bras, je me rince, vide la cuvette dans le seau émaillé et refais un mélange d'eau tiède. Sans m'occuper de l'effet produit sur ma visiteuse, j'enlève mon caleçon que je mets avec mes chaussettes dans le panier à linge. Je suis maintenant dans la même tenue que le jour de ma naissance. Seulement, en ce qui me concerne, sans être un Don Juan ou un Casanova, j'ai un peu vécu. J'ai appris à être pudique à bon escient et à me moquer de cette question lorsque cela ne peut choquer quiconque. Si ma visiteuse s'offusque, elle ne pourra s'en prendre qu'à elle-même. Je me lave donc entièrement et consciencieusement. On ne sait jamais jusqu'où vont aller les choses ce soir. En me séchant, je jette un coup d'œil discret dans le miroir. Hélène a maintenant les mains au-dessus des hanches, crispées sur le tissu froissé de la chemise de nuit de coton carolinien. Elle a dégagé ses hanches qui sont nues mais le devant relevé de la chemise pend devant son ventre. Je ne vois donc que le haut des cuisses mais pas le ventre lui-même. Qu'importe. Je ne suis pas pressé. Je pense que dans quelques temps j'aurai tout vu voire plus. J'ai posé la serviette sur le porte-serviette du côté droit de la table de toilette. Elle sèchera sur la tringle de bois fixée sur le rebord de marbre. Je suis sur le point de me retourner quand Hélène me dit d'une voix étranglée : « Au nom du ciel, Pierre-Hubert, si vous êtes un gentleman, ne vous retournez pas ! » Un coup d'œil dans le miroir rond : Elle a déjà levé les mains assez haut pour livrer à ma vue le buisson brun de son bas-ventre mais elle hésite encore à aller plus loin ou à revenir à la « décence ». Je reste donc immobile mais réponds :

- Si vous quittez cette chambre, n'oubliez pas de refermer la porte. Je ne voudrais pas provoquer la passion chez toutes les tisanières de la plantation qui m'auraient vu à travers la porte ouverte. » Dans le miroir, je la vois finir de passer la chemise par-dessus sa tête et la laisser tomber sur la robe de chambre.

- Vous pouvez vous retourner, maintenant.

Elle est debout devant moi, nue et tremblante, la tête baissée et le visage dans les mains comme si elle pleurait. Devant cette peur naturelle de jeune fille sage, je me sens attendri. Je sais bien que si je le veux, les choses iront jusqu'au bout. Mais je ne voudrais pas que ce soit de ma part un abus de faiblesse. Arrivé devant ma future, je me baisse et ramasse la robe de chambre, laissant la chemise sur le parquet. Tenant le vêtement par le col dans la main gauche, je passe mes bras autour des épaules d'Hélène et je l'enveloppe dans le vêtement. Mais les pans ouverts me laissent une vue imprenable sur la géographie de la jeune fille, les collines, les vallons, le mont et les gorges encaissées, le buisson frémissant et toute cette très fine herbe invisible qui ondule sous la brise du désir qu'on refuse par peur de la première fois.

- Tu vas prendre froid, ma chérie » Elle se blottit contre moi enfouissant son visage perlé de larmes contre mon épaule. « Tu vois bien, tu frissonnes.

- Je n'ai pas froid. J'ai peur. Mais je veux. Je veux que ce soit toi et ce soir.

- Alors il ne faut pas avoir peur. Ce sera ce soir si tu le veux vraiment mais rassure-toi, ce sera très doux... »

Ce le fut.

Le lendemain, au petit déjeuner, je demande aux parents Toppenot, s'ils accepteraient se passer de la Bonne Lucie pour la durée de mon voyage à Columbia. Après quelques explications, Hélène peut m'accompagner puisque la Bonne Lucie sera du voyage. Madame Toppenot émet bien des craintes sur la sécurité du déplacement, mais Aldebert la rassure et impose « sa » décision. Qui va dans le sens des efforts patients de la belle Hélène laquelle a dû, pour m'accompagner, investir deux citadelles. Moi-même d'abord et son père ensuite. Après le déjeuner chacun prépare son bagage. Il faut calmer les ardeurs de Lucie qui aurait bien fait prendre à sa « petite » des vêtements pour un mois avec soirées habillées, bals

à la cour d'Autriche, soirée au théâtre, réception au palais Présidentiel ou à la Maison Blanche. Nous sommes au train une demi-heure avant le départ et je mesure combien le Sud est dépendant de l'industrie du nord ou de l'industrie étrangère. Si la locomotive est de fabrication américaine – du nord – la voiture de première classe est bien française. Toppenot nous a réservé quatre places dans un compartiment qui en comprend six. Au dernier moment un officier du Génie en uniforme monte dans notre voiture, accompagné par le chef de gare. En principe, nous aurions du voyager entre nous, mais nécessité fait loi et cet homme est pressé : il porte des documents sensibles et urgents. Ce train protégé est donc une aubaine pour lui qui se rend à Richmond. À Columbia, il doit prendre la correspondance pour le Nord.

Il s'installe dans le coin droit en tournant le dos à la marche. Il nous considère avec un peu de curiosité. Nous ayant entendu parler, il doit se demander ce que font ces francophones, deux hommes jeunes et une femme à peu près de leur âge voyageant en train avec leur esclave comme s'ils étaient des sudistes bon teint. Un coup d'œil sur nos ceinturons lui a montré que nous sommes armés. Il a sans doute dû voir la crosse caractéristique de mon LeMat et cette arme étant celle qu'ont déjà adopté quelques officiers fortunés de la nouvelle armée confédérée, dont le Général de Beauregard, il doit se dire que nous devons être des jeunes membres d'une famille influente qui affectent de parler français entre eux.

Un lieutenant d'artillerie de Charleston est le chef de détachement de mon escorte. Il vient me rendre compte de ce que « tout est en place. » et nous salue avant de rejoindre son poste dans le fourgon attelé derrière le tender en tête de la rame de voitures. Le train se met en route peu après.



Un officier du Génie en grande tenue monte dans notre voiture.